

et coercitif. En outre, elle a droit au concours des chefs des nations dans le noble but qu'elle poursuit. Cette doctrine ressort de la nature même des choses, et personne ne songerait à la contester pas plus qu'on attaque l'évidence d'un problème de géométrie, si elle n'allait à l'encontre des préjugés et des passions humaines.

Ainsi l'éducation appartient essentiellement à l'Eglise, et celui-là ne serait catholique que de nom qui la croirait en sûreté sous le contrôle exclusif d'un ministre de l'Instruction publique. Ce serait une mauvaise loi, et il n'y a pas microbes plus mal-faisant qu'un faux principe introduit dans la constitution d'un pays. Il peut paraître d'abord inoffensif, mais, viennent les circonstances favorables, il se développera et répandra son poison dans tout le corps social.

Justitia prouve ensuite que le compromis Laurier-Greenway donne à la Province de Manitoba des écoles neutres et mixtes, et mérite condamnation à ce double titre. Vraiment il y a des chrétiens qui semblent s'inspirer de la doctrine de Jean-Jacques Rousseau.

Le philosophe de Genève ne veut pas que l'enfant choisisse une religion avant l'âge de majorité, afin qu'il fasse un acte aussi important dans toute la plénitude de sa raison et de sa liberté. C'est le système de la neutralité. C'est cela; soustrayez l'enfant à toutes les influences de la religion; il s'émanicipera, et lorsque vous voudrez imposer un frein au jeune homme de vingt-et-un ans, vous le verrez secouer tout joug pour se livrer, peut-être à tous les désordres des passions.

En terminant, *Justitia* fait passer sous nos yeux les protestations touchantes et convaincues de Monseigneur Langevin, et de tous les archevêques et évêques de notre province. C'est le *non possumus* de l'Eglise qui s'échappe du cœur de ces généreux successeurs des apôtres.

Mieux vaut la lutte qu'une paix grosse d'orages pour l'avenir.

Prions pour la cause sacrée des Écoles; prions, car notre chère patrie traverse une crise terrible pour sa foi et son patriotisme qui en est inséparable.

LAURENTIDES.

DES TOURISTES AIMABLES

Je veux parler des oiseaux. Ils nous arrivent chaque jour par centaines.

Le dernier de leur souci, on le sait, est celui de l'installation. Quand chacun d'eux a sautillé deux ou trois fois sur les branches connues, de joyeuses palpitations s'éveillent en sa poitrine; il chante. Alors, si les échos qui tressaillent aux alentours sont bien ceux d'autrefois; si la voûte de verdure qui suffit à le protéger, est percée à jour en mille endroits, et lui ouvre de tous côtés les portes de l'espace, l'oiseau du ciel a le palais et l'ameublement qu'il désire: il est chez lui.

C'est dire que le bocage se repeuple comme par enchantement, et qu'il sera bientôt au complet. Vous devinez qu'il prend, à vue d'œil, sa physionomie d'été, que la nature prévoyante y étend son moelleux tapis

de gazon, et que c'est déjà le temps d'y aller faire des visites. C'est même, à mon avis, le meilleur temps. Car on dirait que les touristes ailes, pour le moment, sont tout entiers à la joie d'être enfin dans leurs meubles, et qu'ils n'ont rien à faire qu'à chanter.

Que ceux-là donc aillent maintenant sous bois qui veulent y écouter, dans toute sa fraîcheur et à loisir, la toujours nouvelle chanson du printemps. Bientôt, en effet, d'autres soins que celui de chanter s'imposeront au rossignol et à la fauvette. Du matin au soir, on les verra sillonner à tire-d'aile les libres champs de l'air, ayant au bec, hélas! non plus des mélodies, mais des fardeaux.

Petit à petit, cependant, ces fardeaux deviendront des nids, et ces nids des berceaux, et ces berceaux des foyers d'harmonie. Alors il fera bon revenir écouter sous les arbres, aux premiers feux du matin, ou vers les mourantes lueurs du jour. D'autant que la nature, à cette époque, sera dans toute sa splendeur, et que les bois seront plus que jamais remplis d'ombre et de mystère.

Après cela, on fera bien, je crois, de se trouver au bocage un des derniers jours d'automne, quand les incomparables touristes se préparent à nous quitter. Cette dernière visite a un charme tout spécial, et l'on dirait vraiment que les oiseaux mettent dans leurs voix, en cette circonstance, quelque chose de triste et de solennel qui veut dire: adieu!

Mais, par bonheur, nous n'en sommes pas encore là, puisque la belle saison ne fait que de commencer; et avant que le chant du départ ne vienne attrister le bocage et présager l'hiver, bien des cantiques d'allégresse auront fait tressaillir nos âmes, et frissonner les rameaux verts.

DERFLA.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

Telle était la mission de Rome au temps où l'apôtre Pierre y vint pour la première fois prêcher l'Evangile. Du nombre des premiers convertis fut le sénateur Pudens. Son palais devint la résidence du missionnaire et servit aux premiers chrétiens de lieu de réunion pour les instructions, les cérémonies du culte et l'administration des sacrements. On y montre encore la table de bois sur laquelle saint Pierre célébrait les divins mystères.

Pudens avait deux filles: Pudencienne et Praxède. Toutes deux suivirent l'exemple de leur père, et se consacrèrent aux œuvres de charité. Elles s'appliquaient surtout à recueillir, au risque de leur vie, les corps des martyrs; on voit dans les églises qui portent leurs noms des puits où elles déposaient respectueusement ces restes précieux.

Elles recueillaient le sang glorieux avec des éponges, et en remplissaient des ampoules qui devenaient des trésors pour les frères.

LE COLISÉE

Le monument le plus extraordinaire de la Rome ancienne, c'est le Colisée. Il frappe d'abord l'imagination plus encore que la basilique de Saint-Pierre; plus que les pierres de la voie Sacrée et que les souterrains des catacombes. Ses murs lézardés et démolis par endroits nous parlent des choses du passé, et nous disent les mœurs païennes. Le Colisée ressemble à ces vieillards qui restent seuls survivants au milieu d'une génération à laquelle ils n'appartiennent pas. Malgré les injures du temps, malgré les dévastations des barbares et des Romains eux-mêmes, il se tient encore debout avec une incomparable majesté.

On peut se trouver au pied de monuments plus gigantesques; les vingt étages d'un édifice américain fatiguent l'œil, mais cette façade sans art nous laisse froids; ce n'est là que l'effort de l'esprit mercantile qui bâtit dans les airs parce que Dieu n'y ménage pas l'espace. On a vite fait de construire cet échafaudage d'étages superposés, mais le temps en viendra facilement à bout; un morceau fer rouillé suffira peut-être pour amener une catastrophe qu'on réparera le lendemain. En face du Colisée, l'imagination est frappée vivement, il y a de l'art et de la majesté dans cette ellipse colossale.

Le Colisée remonte au temps de l'empire romain. Néron était mort avec la réputation d'un monstre de cruauté et de libertinage. Cependant il laissait des œuvres empreintes d'un certain caractère de grandeur. Vespasien voulut détruire la Maison d'Or, rendre Rome à elle-même, en la débarrassant de cette masse fastueuse qui l'obstruait. Mais au peuple avide de nouveautés il fallait d'autres merveilles, on lui construisit, au fond de la vallée qui sépare le Palatin de l'Esquilin, à la place même des étangs de Néron, un immense amphithéâtre. Trente mille Juifs, pris parmi les captifs que Titus traînait à la suite de son char triomphal à son retour de Jérusalem, y travaillèrent pendant dix ans. Leurs ancêtres bâtirent les Pyramides sous les Pharaons; eux, élevèrent le Colisée.

(À suivre)

LAURENTIDES.